

Je m'assis entr'eux au pied d'un tilleul, dont la lune perçait le feuillage de ses rayons.

Depuis combien de temps, mes chers amis, leur dis-je, en prenant la main de Louise, jouissez-vous du bonheur que je vous vois goûter? Depuis six mois, répondit-elle: et il y en aura bientôt neuf, que Valentin est de retour de ses voyages. Vous avez donc voyagé? lui dis-je, avec un mouvement de surprise.—Oui, monsieur, j'ai employé quelques années à parcourir une partie de l'Europe?—Tout ce que je vois, tout ce que j'entends de vous, excite en moi le plus vif étonnement. Si vous n'avez point quelque motif secret pour me cacher les événements de votre vie; ne refusez point, je vous en conjure, de satisfaire ma curiosité. Oh oui, mon ami! lui dit naïvement Louise: ce monsieur paraît le mériter si bien! Et tu sais que moi aussi, je t'écoute toujours avec tant de plaisir! Valentin, en souriant, se rendit à nos instances; et c'est de sa bouche que part le récit que je vais rapporter, autant que ma mémoire pourra me fournir ses propres expressions.

Je suis né dans cette cabane vers la fin de l'année 1760. J'eus le malheur de perdre ma mère, aussitôt après qu'elle m'eut nourri. Mon père était un des habitants les plus aisés du hameau; mais un procès qu'il eut à soutenir contre un riche fermier du voisinage, l'eut bientôt réduit à la misère; et il mourut de douleur, lorsqu'on vint l'arracher de sa cabane, pour la vendre au profit des gens de la justice. Ce vieillard que vous avez vu, et qui est le père de ma Louise, l'acheta, et vint s'y établir. Il eut pitié de me voir orphelin si jeune: il me donna ses brebis à garder. Je ne recevais de lui qu'un traitement fort doux; ses enfans me regardaient comme de leur famille; cependant la perte de mon père, l'abandon où je me trouvais de mes autres parens, l'idée de me trouver étranger dans la cabane où j'avais pris naissance, la vie solitaire que je menais sur la montagne, tous ces sentimens à la fois affligeaient mon cœur, et ma gîte naturelle se changeait insensiblement dans une profonde tristesse. Je passais des journées entières à pleurer auprès de mon troupeau.

(Ici Louise retira doucement sa main que je tenais dans les miennes, pour essuyer quelques larmes, et me la rendit avec ingénuité.)

Un soir j'étais assis au plus haut de la montagne, et je chantais tristement la romance que vous venez d'entendre. Je vis entre les arbres un homme vêtu de brun, pâle, et d'une figure pleine de mélancolie, qui m'écoutait. Il avait attendu la fin de ma chanson. Alors il s'approcha de moi, et me demanda s'il était bien éloigné du grand chemin. Oh oui, mon cher monsieur, lui répondis-je: il ne passe qu'à une lieue et demie d'ici.—Ne pourrais-tu pas m'y conduire?—Je le voudrais; mais je ne peux quitter mon troupeau.—Tes parens n'auraient-ils pas un logement à me